

LA CRITIQUE DE ROBERT CHARBONNEAU: UN CERTAIN HUMANISME

Robert Charbonneau (1911-1967) a été l'un des fondateurs et directeurs de *la Relève* (1934-1941), qui est devenue *la Nouvelle Relève* (1941-1948), ainsi que des éditions de l'Arbre, où il a été directeur littéraire (1940-1948). Son premier roman, *Ils posséderont la terre*, qui paraît en 1941, se voit attribuer le prix David l'année suivante. Son deuxième roman sera lui aussi récompensé: *Fontile* (1945) reçoit le Duvernay en 1946. Entre-temps, Charbonneau publie *Connaissance du personnage* (1944), son premier recueil d'articles critiques.

À la parution de ce livre, les critiques ont d'emblée fait un lien avec *Ils posséderont la terre* (1941). On trouve, en effet, que *Connaissance du personnage* offre une clé aux lecteurs des romans de Charbonneau. C'est du moins la lecture de Guy Sylvestre¹, Charles Hamel² et Roger Duhamel³.

Cependant, quand éclate la «querelle» de 1946-1947, cet auteur «surtout connu comme l'un des romanciers marquants de sa génération»⁴, se voit mis en cause en tant qu'éditeur⁵. D'ailleurs, ce travail d'éditeur, qui est l'objet des études les plus récentes⁶, est à la base de l'un des aspects les plus intéressants du discours critique de Charbonneau, soit le fait qu'il présente la littérature comme un véritable système dont le fonctionnement repose sur les lois du marché. Cependant, cette industrie est avant tout considérée comme un domaine artistique doté principalement de la fonction de parfaire les connaissances que l'on peut avoir sur l'humain. En fait, le système économique de circulation des livres reste toujours, chez Charbonneau, subordonné à une vision idéologique globale, où prime l'Homme universel et spirituel. C'est du moins l'idée capitale qui se dégage de ses articles critiques⁷.

L'enseignement de la littérature humaine.

Les composantes de la vision «humaniste» de Robert Charbonneau sont liées de manière à former un concept qui sert de critère au classement des oeuvres. Aussi, le travail du critique est celui d'un conseiller qui s'intéresse à la qualité des oeuvres⁸, mais son champ d'action déborde le littéraire et rejoint la vie en général, particulièrement s'il pratique la critique d'inspiration chrétienne⁹.

C'est pourquoi, à *la Nouvelle Relève*, on ne cherche pas tant à partager les «artistes en "bons et méchants"»¹⁰ qu'à tirer un enseignement de leurs oeuvres; on adopte donc devant elles une attitude inspirée par «une compréhension sympathique, le désir [d'y] découvrir»¹¹ des éléments positifs pour la connaissance de l'Homme et de la vie.

Car les oeuvres contiennent un enseignement sur l'Homme¹². De là découle leur valeur. Ainsi, Robert Charbonneau pense qu'une oeuvre, comme l'art en général, sera grande si elle est «humaine» et de portée universelle; elle a des chances alors de connaître une consécration éternelle. Au contraire, ajoute-t-il, l'oeuvre médiocre, de pur divertissement ou d'intérêt local, est, comme l'engagement, par essence transitoire.

Ces idées permettent de construire le paradigme de la littérature que Charbonneau considère comme valable. L'éternel (opposé au transitoire, à l'éphémère)¹³, le grand (opposé au médiocre)¹⁴, l'universel (opposé au local, au régional)¹⁵, l'humain (opposé au divertissement) caractérisent, selon lui, l'oeuvre *sérieuse*, qui offre un éclairage sur l'Homme universel, de tous les pays et toutes les époques. Et dans cet Homme, qui est le centre du discours de Robert Charbonneau et que la littérature a pour but de dévoiler, on peut reconnaître l'influence du thomisme de Maritain et du personalisme¹⁶.

En effet, le thomisme offre une vision globale au centre de laquelle l'Homme, être fini, trouve sa cause en Dieu, être infini. Le thomisme place l'Homme au sommet de la hiérarchie des vivants. Dans cette perspective, «comme tout être corporel, il a une essence composée de *matière* et de *forme*, avec toutes les

conséquences que cela comporte (corporalité, passivité, individuation au sein de l'espèce)»¹⁷. C'est donc l'Homme achèvement de la création, mais aussi l'Homme être entier, individu dont l'«âme est soumise à diverses servitudes car ses activités dépendent étroitement des activités organiques»¹⁸.

Prolongement ou actualisation du thomisme, le personnalisme s'efforce de situer cet être. Spirituel, il est incarné dans l'histoire qui ne peut être lue que dans le sens de «l'émergence de l'univers personnel»¹⁹. Pour Mounier, «l'homme est un corps au même titre qu'il est esprit, tout entier "corps" et tout entier "esprit"»²⁰. Il n'y a donc pas de scission matière/esprit ou corps/âme: «j'existe subjectivement, j'existe corporellement sont une seule et même expérience»²¹. Si «l'explication par l'instinct (Freud) et l'explication par l'économie (Marx) sont une voie d'approche de tous les phénomènes humains jusqu'aux plus hauts»²², elles restent toutefois incomplètes: pour le personnalisme, l'Homme est une personne, c'est-à-dire un être qui est *à la fois* social, économique, psychologique, spirituel et biologique, et ce n'est qu'en tenant compte de toutes ces données que l'on peut cerner sa réalité.

Dieu et l'Homme

La relation entre Dieu et l'Homme est celle du créateur et de sa créature. L'idée de création est essentiellement religieuse: c'est le mythe expliquant toute chose, *fondant* la vision d'une culture²³. Si le monde est créé par Dieu, il n'a pas le même *sens* que s'il est le résultat de transformations astrophysiques et biologiques: dans le premier cas, il fait partie d'un plan, d'un projet, d'un ordre divin; dans le second, au contraire, il est le fruit d'interactions naturelles. Or, pour Robert Charbonneau, la donnée divine ne fait aucun doute. Et parce qu'il est de confession catholique, son Dieu est à la fois celui de la Bible et celui que le dogme façonne.

Pour les catholiques, «la création est l'action spontanée d'un Dieu tout-puissant, agissant selon un plan arrêté en faveur de l'homme qu'il a créé à son image»²⁴. Adam, paradigme de l'Homme, «est une créature libre, en relation constante et essentielle avec Dieu»²⁵. Dès le début de l'humanité, la relation

avec Dieu est posée comme *naturelle*, voire héréditaire: Seth ressemble autant à Adam que celui-ci à Dieu (Gn 5, 3). L'Homme a indéniablement un caractère divin, qui relève de son essence. C'est pourquoi, dans la Bible, l'activité créatrice de Dieu, qui «travaille à la manière humaine»²⁶, «est le modèle de tout travail humain»²⁷, ce qui renforce l'idée de l'Homme-fils-de-Dieu.

La conséquence de ce qui précède est une quasi-équation: comme Dieu, l'Homme crée. Une analogie s'établit donc entre l'oeuvre divine et l'oeuvre humaine, la Création et les arts. À la cosmogonie correspondent les mondes fictifs; à l'anthropogonie, les humains fictifs.

Robert Charbonneau inscrit la littérature dans un tout idéologique assis sur une réflexion théologique. Qu'il considère la littérature comme une activité de création n'a donc rien d'étonnant. D'ailleurs, dans *Connaissance du personnage*, il remonte jusqu'au mythe judéo-chrétien des origines de la condition humaine:

C'est le péché qui est à la source du drame humain, tout au moins le péché originel et les traces qu'il a laissées en nous. [...] C'est la lutte de l'homme contre lui-même, contre son inclination au péché ou les liens et les obstacles qui s'opposent à son bonheur ou à son plaisir, ou sa lutte contre Dieu qui est à la source du drame humain. Là se trouve la matière où puisera le romancier, qu'il soit catholique ou incroyant.²⁸

L'écrivain (ici le romancier) trouve sa matière dans le drame humain dont la cause est le péché. Sans le péché originel, pas de conflits ni de luttes, donc pas de littérature. Par ailleurs, notons que l'Homme lutte non seulement contre «son inclination au péché» mais aussi contre tout ce qui «[s'oppose] à son bonheur ou à son plaisir», ce que Charbonneau pose dans une même catégorie de son énumération des composantes du drame humain; cela ouvre la perspective au point de rendre toute production littéraire *intéressante*.

Charbonneau ajoute que la vérité (bonne utilisation de la parole, selon le catholicisme) est essentielle dans l'acte

d'écriture, pour la simple raison qu'il s'agit d'un acte créateur:

Le devoir du romancier envers la vérité, le respect qu'il lui doit comme à Dieu qui est son fondement, ne vient pas de ce qu'il est catholique, mais de ce qu'il réclame le pouvoir de créer des êtres, de leur donner vie.²⁹

Cela aussi lui permet d'intégrer toute écriture, produite ou non par un chrétien. La littérature, parce que l'Homme s'y cherche, doit être un lieu de vérité, où la vie est recréée.

Personne et personnage

La personne est l'Homme défini par toutes ses caractéristiques. L'une d'elles est sa qualité d'être créé à l'image de Dieu, ou, comme l'écrit Robert Charbonneau, «sa richesse infinie de créature de Dieu»³⁰. Puisque la personne est un être créateur, il s'ensuit que le personnage est, à son image, un être complexe, bien que fictif. En fait, le personnage a une double fonction: être à la littérature ce que la personne est à la vie; et servir de médiateur.

Etre à la littérature ce que la personne est à la vie signifie avant tout que le personnage *vit*. Toute la conception de la littérature de Robert Charbonneau repose sur le personnage, ce qui, sous l'angle de la littérature humaniste, est conséquent:

Définir le roman, c'est définir le personnage et définir le personnage c'est définir la vie. En effet, ce qui fait la vérité de ces êtres fictifs, leur authenticité, ce n'est pas le plus ou moins d'habileté du créateur, mais *leur âme*. Un personnage de roman possède une vie autonome qui doit presque tout à l'art, mais qui le transcende et parfois lui survit.³¹

Le personnage est donc un être *animé*, ce qui lui confère une vie propre. Aussi, malgré son caractère fictif, il est doté d'une vérité et d'une authenticité normalement attribuées aux «vivants». Quand Robert Charbonneau, par exemple, fait une étude de *Hedda Gabler*, c'est le caractère, l'âme de l'héroïne qui l'intéressent, sans cependant que soit négligée sa valeur archétypale qui, au contraire, tend à démontrer la valeur universelle de l'individu³².

Posséder une âme fait du personnage un être vivant, lui confère une personnalité qui le différencie. Mais sa littéarité s'avère importante, car

Le romancier, le dramaturge, le poète se proposent de créer un monde *imaginaire*, *différent* du monde de tous les jours et cependant suffisamment ressemblant pour que le lecteur s'y reconnaisse, sans pourtant confondre les personnages de cet écrivain avec ceux des autres romanciers ou avec des êtres qu'il rencontre dans la rue.³³

Le personnage médiatise également les rapports entre individus, sert de lien avec le lecteur en exprimant l'écrivain: «On écrit des livres avec des images, des sensations, des rêves. Nos personnages nous expriment»³⁴. Selon ce point de vue, on peut remonter du personnage à l'auteur. La présence de ce dernier tient, d'après Charbonneau, à la présence de ses conceptions. Ainsi, pour mieux connaître Dostoïevski, il faut bien sûr lire ses romans; mais, inversement, connaître la vie et la philosophie de Dostoïevski permet de mieux comprendre son oeuvre: il y a interdépendance entre l'auteur et son univers fictif. C'est, écrit Charbonneau, toute la philosophie de Dostoïevski qui se trouve inscrite dans ses romans, soit la conception du «monde comme un problème religieux et moral» dans des oeuvres qui «sont des reconstitutions de crimes saisis jusque dans leurs attaches inconscientes et inarticulées»³⁵.

Ainsi, par l'oeuvre littéraire, le lecteur peut rejoindre l'auteur non seulement grâce au personnage, mais aussi par le texte en soi. Le personnage offre, d'une part, un éclairage sur l'Homme parce qu'il en est une image et une émanation; d'autre part, il permet de mieux connaître l'auteur, c'est-à-dire une personne singulière, située et sexuée. De quelque manière que l'on aborde la question, la littérature, pour Robert Charbonneau, transmet l'expérience humaine. Par la littérature, des *individus* se rejoignent et, en faisant reposer leur vérité sur ce qui les touche, atteignent à l'universel, comme

un Shakespeare, un Pascal, un Dostoïevski, un Proust, un Kafka [qui], tout en gardant leurs caractéristiques personnelles et nationales, s'adressent à l'humanité toute [sic]

entière. Leur vérité est fondée sur l'homme, sur la nature, sur la vie et leur expérience artistique vaut dans toutes les langues.³⁶

Le point principal réside donc dans ce que la littérature est perçue comme réflexion de et sur l'univers humain. C'est pourquoi, selon Robert Charbonneau, il faut savoir «discerner dans la création littéraire des éléments essentiels, liés intimement à la personnalité du créateur et qui ne relèvent qu'en apparence du procédé»³⁷. L'interrogation des textes, c'est l'interrogation sur l'Homme à partir des questionnements d'un individu. Il faut alors recevoir les «livres comme des messages d'une importance vitale», car «la littérature elle-même devient vie, [...] se voit attribuer les fonctions et les exigences de la vie»³⁸.

Pour une littérature de la personne

La vision littéraire de Robert Charbonneau, dominée par ses positions «humanistes», pose obligatoirement le problème de la relation entre religion et littérature. De plus, ce point de vue mérite d'être situé dans le Québec des années 1930-1940.

La religion qui façonne la vision de Robert Charbonneau est une religion «moderne», un catholicisme renouvelé et ouvert, dans le sillage de la revue *Esprit* et des nouveaux mouvements d'action catholique. L'écrivain contemporain que Charbonneau cite le plus abondamment est François Mauriac, dont l'oeuvre réconcilie le roman et la religion que la tradition conservatrice avait opposés.

Ce que montre l'oeuvre de Mauriac, en effet, c'est que le roman, en vertu de ses règles propres, est justifié d'aller à l'encontre de certains préceptes moraux, par respect pour la vérité qui est sa règle ultime:

Le monde pour lequel [Mauriac] écrit, comme celui qu'il peint ne s'accorde plus, ainsi qu'il l'a dit lui-même, sur la loi morale. La peinture du monde moderne, pour être exacte doit être le miroir d'un monde sans Dieu. Les lois contre lesquelles se révolte l'individu, n'étant plus les lois sociales, — la société même se liguant contre Dieu, — ni celle de la famille, ce sont des lois d'essence divine. «Le romancier, dit Maritain, peut et doit tout peindre, à condition qu'il le fasse

sans connivence et qu'il ne soit pas avec son sujet en concurrence d'avitissement.»³⁹

Parce que le romancier *doit tout peindre* et que l'oeuvre est *miroir*, le roman montre forcément un monde opposé à celui que propose la religion. Mais cela ne contrevient pas au catholicisme dans la mesure où l'écrivain ne consent pas, pour lui-même, à l'irrégulier. Est donc évacué de la littérature le dogme qui n'y a aucune pertinence.

La liberté de l'écrivain n'est toutefois pas totale. Robert Charbonneau peut même au nom de positions religieuses, exclure certaines oeuvres. Ainsi, il déclare que *les Témoins de la Passion*, roman évangélique de Giovanni Papini, ne peut être jugé que d'après sa conformité avec les Évangiles⁴⁰.

Si la religion catholique impose une attitude ouverte face à la vie et que par là Robert Charbonneau peut se démarquer du milieu canadien-français qu'il juge, du moins jusque dans les années 1960, intransigent⁴¹ et théocratique⁴², il semble plutôt difficile de se détacher impunément de la Bible quand on en tire la substance d'un roman. Et si la vie intérieure — même au risque de choquer — semble être l'objet premier de la littérature catholique, il reste que la remise en cause des fondements de la religion, de ses textes sacrés, est impossible.

Robert Charbonneau participe surtout aux ruptures qui se produisent dans le Québec des années 1930 et 1940 en liant humanisme et modernité, idée qui s'oppose à la littérature nationale d'inspiration terrienne érigée en seule littérature valable⁴³. Selon la répartition faite par Élisabeth Nardout, *l'Action catholique* représente l'une des «limites d'acceptabilité du pensable et du publiable telles que les fixe le discours canadien-français de l'époque»⁴⁴. En effet, la revue se fait «le porte-parole le plus virulent de l'ultramontanisme»⁴⁵ et fait la promotion d'un «Canada français rural, catholique, préservé de toute influence étrangère»⁴⁶, c'est-à-dire américaine et française. À l'autre limite, *la Relève* de Charbonneau rejette l'unicité thématique et le repli sur le Canada français, de même que le recours, comme point de référence — même négatif —, à un seul modèle, la France. La valorisation, par Charbonneau, de

l'Homme individué, universel et spirituel, plutôt que celle d'un être typé, suffisent en soi à le démarquer de l'orthodoxie des années 1930 et 1940.

Robert Charbonneau se distingue également par son rôle dans la modernisation de l'art romanesque au Québec. En effet, il y aurait introduit le roman introspectif de type psychologique⁴⁷. Selon Charbonneau, toutefois, la modernisation du roman s'opère déjà une première fois avec Balzac, «l'intérêt se [déplaçant] de l'événement fictif ou réel au personnage, conçu comme ayant une vie individuelle»⁴⁸. C'est la première étape, celle du romancier père d'un personnage enfin individué. Avec la seconde, que franchit Dostoïevski, «le personnage se transforme d'individu, caractérisé par ses actes et son comportement, en une personne, c'est-à-dire en un être doué d'une volonté libre et d'une conscience»⁴⁹. Pour le personnage, le romancier moderne est alors «son dieu», «tend à se substituer à Dieu», occupant la position «du créateur, animé de compassion pour ses créatures»⁵⁰.

En d'autres mots, il s'agit d'un progrès qu'on pourrait qualifier de «personnaliste»: le roman est l'art de la personne représentée par un personnage dont l'écrivain raconte l'histoire et dévoile jusqu'à «la surnature»⁵¹. Charbonneau refuse toutefois le qualificatif de psychologique pour désigner le roman moderne, auquel il veut contribuer par son œuvre. Selon lui, cela crée indûment «une catégorie, à côté du roman policier, du roman sentimental, du roman de moeurs»⁵², ce qui empêche de voir qu'il s'agit d'un changement beaucoup plus profond, qui n'est autre que la découverte du chaos intérieur, véritable gouffre dont les ténèbres ne peuvent être éclaircies que par la sincérité, comme chez Mauriac par exemple⁵³.

1 Guy Sylvestre, «Connaissance du personnage», *le Droit* (8 juillet 1944): 2. L'auteur écrit: «Les principes et les conclusions de Robert Charbonneau valent sans doute pour *Ils posséderont la terre* et vaudront probablement pour ses prochains romans (...)»

2 Charles Hamel, «Introduction à la méthode du romancier. *Connaissance du personnage* par Robert Charbonneau — Aux Éditions de l'Arbre, Montréal», *le Canada* (22 mai 1944): 5.

3 Roger Duhamel, «Connaissance du personnage», *l'Action nationale*,

- XXIV, 1 (août-septembre 1944): 66-70.
- 4 Jean-Charles Falardeau, «*Connaissance du personnage*, essais de Robert Charbonneau», *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, sous la direction de Maurice Lemire, avec la collaboration de Gilles Dorion et al., Montréal, Fides, 1982, t. III, p. 219.
- 5 Voir à ce sujet Élisabeth Nardout-Lafarge, «Autonomie littéraire et rupture symbolique: le Québec et la France, 1940-1950», *Littératures*, 1 (1988): 125-147.
- 6 Marie Malo, *La France et nous: Contexte et histoire d'une querelle*, mémoire de M. A., Université de Montréal, 1987, iv-228 p.; Jacques Michon, «Les Éditions de l'Arbre, 1941-1948», *Voix et Images*, XIV, 2 (hiver 1989): 194-210; Élisabeth Nardout-Lafarge, *Le champ littéraire québécois et la France 1940-1950*, thèse de Ph. D., Université McGill, 1987, iv-444 p.; Robert Dion, «*La France et nous* après la Seconde Guerre mondiale. Analyse d'une crise», *Voix et Images*, XIII, 2 (hiver 1988): 292-303.
- 7 Presque tous ont paru dans *la Relève* et *la Nouvelle Relève*.
- 8 Voir par exemple Robert Charbonneau, «*Les Engagés du Grand Portage*», *la Relève*, IV, 6 (octobre 1938): 189-190.
- 9 *Idem*, «Note sur Gide», *la Nouvelle Relève*, I, 4 (janvier 1942): 193-195. L'auteur y défend un article de Wallace Fowlie publié dans le numéro précédent.
- 10 *Ibidem*.
- 11 *Ibid.*
- 12 *Ibid.*
- 13 Voir *Idem*, «Aspects du roman», *la Nouvelle Relève*, V, 2 (juin 1946): 19 et «Témoignages des romanciers canadiens-français», *Archives des lettres canadiennes*, t. III (1971): 366.
- 14 Voir *Id.*, «Un Crime de Georges Bernanos», *la Relève*, II, 8 (avril 1936): 235 et «La grandeur dans la littérature», *Culture*, 8 (mars 1947): 3.
- 15 Voir *Id.*, dans *la Nouvelle Relève*, «Culture humaine», V, 8 (juillet 1947): 675 et «M. Émile Henriot éclaire sa religion», VI, 1 (décembre 1947): 7-8, de même que «Etre soi», *l'Action nationale*, 32 (septembre 1948): 32.
- 16 La Direction de *la Relève* cite Maritain dans «Positions», qui ouvre les deux premiers numéros. En décembre 1942, *la Nouvelle Relève* consacre son numéro au philosophe; à cette occasion, Robert Charbonneau signe avec Claude Hurtubise un article intitulé «Ce que nous devons à Jacques Maritain». Notons également que, dans «Positions. La notion de personne» (*la Relève*, I, 7 (janvier 1935): 153-156), la Direction se réfère encore à Maritain, en même temps qu'à la revue *Esprit*, à Bergson et à Daniel-Rops. Rappelons que

Charbonneau signale la parution du *Manifeste au service du personnalisme* d'Emmanuel Mounier comme un «Document essentiel d'*Esprit*» (*la Relève*, III, 9-10 (1937): 255-257) et met en parallèle les mouvements français et québécois: les deux seraient à la recherche d'un ordre nouveau, anticapitaliste, antifasciste et anticommuniste, où l'Homme intégral prévaudrait enfin. Finalement, dans *la Relève*, II, 8 (avril 1936): 227-233, Mounier lui-même présente «Le mouvement *Esprit*».

- 17 Fernand Van Steenberghe, *Le Thomisme*, Paris, Presses universitaires de France («Que sais-je?», n° 587), p. 75.
- 18 *Ibidem*, p. 91.
- 19 Emmanuel Mounier, *le Personnalisme*, Paris, Presses universitaires de France («Que sais-je?», n° 395), 11e édition, 1969, p. 25.
- 20 *Ibidem*, p. 20.
- 21 *Ibid.*, p. 28.
- 22 *Ibid.*, p. 26.
- 23 Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, NRF/Gallimard («Idées», n° 32), 1973, p. 15. — Le mythe, écrit l'ethnologue, est «toujours le récit [sacré] d'une "création": on rapporte comment quelque chose a été produit, a commencé à être.»
- 24 Paul Auvray, «Création», *Vocabulaire de théologie biblique*, publié sous la direction de Xavier Léon-Dufour *et al.*, Paris, Éd. du Cerf, 3e édition, 1974, p. 224.
- 25 Xavier Léon-Dufour, «Homme», *Vocabulaire de théologie biblique*, *op. cit.*, p. 540.
- 26 Paul Auvray, *loc. cit.*, p. 223.
- 27 *Ibidem*, p. 224.
- 28 Robert Charbonneau, *Connaissance du personnage*, Montréal, l'Arbre, 1944, pp. 15-16 (cf. «Le romancier canadien», *la Nouvelle Relève*, II, 3 (janvier 1943): 165-166).
- 29 *Ibidem*.
- 30 *Ibid.*
- 31 *Idem*, «Témoignages des romanciers canadiens-français», *Archives des lettres canadiennes*, t. III, le Roman canadien-français (...), p. 334.
- 32 *Id.*, «Étude sur Hedda Gabler», *la Relève*, III, 5-6 (avril 1937): 153-157. — Le titre de l'article indique bien que Robert Charbonneau s'intéresse au personnage.
- 33 *Id.*, «L'art d'être Canadien», *Mémoires de la Société royale du Canada*, t. III, 4e série (juin 1965): 27. Nous soulignons.
- 34 *Ibidem*.
- 35 *Idem*, «Dostoïevski», *la Relève*, I, 7 (janvier 1935): 169.
- 36 *Id.*, «Culture humaine», *la Nouvelle Relève*, V, 8 (juillet 1947): 674.

- 37 *Id.*, «Jules Romains, romancier», *la Nouvelle Relève*, I, 4 (septembre 1934): 74.
- 38 Gilles Marcotte, *Littérature et circonstances*, Montréal, l'Hexagone, 1989, pp. 58-59.
- 39 Robert Charbonneau, «François Mauriac», *la Relève*, I, 4 (septembre 1934): 74.
- 40 *Idem.*, «Les Témoins de la Passion», *la Nouvelle Relève*, II, 2 (décembre 1942): 124.
- 41 *Id.*, «Le cas de monsieur Harvey», *la Relève*, III, 7 (1937): 186.
- 42 *Id.*, «L'art d'être Canadien», *Mémoires de la Société royale du Canada*, t. III, 4e série (juin 1965): 22.
- 43 *Id.*, «État de la littérature canadienne», *la Nouvelle Relève*, V, 1 (mai 1946): 1.
- 44 Élisabeth Nardout-Lafarge, *Le champ littéraire québécois et la France 1940-1950, op. cit.*, p. 51.
- 45 *Ibidem*, pp. 51-52.
- 46 *Ibid.*, p. 52.
- 47 Par exemple: Guy Sylvestre, *Panorama des Lettres canadiennes-françaises*, Québec, Ministère des Affaires culturelles («Arts, Vie et Sciences au Canada français», n° 1), 1964, p. 67; Roger Duhamel, «Canada. Vie culturelle. Littérature de langue française», *Encyclopedia Universalis*, corpus 4, Paris, Encyclopedia Universalis, 1984, p. 135.
- 48 Robert Charbonneau, «La révolution de Dostoïevski», *la Nouvelle Relève*, II, 9 (septembre 1943): 536.
- 49 *Ibidem*.
- 50 *Ibid.*
- 51 *Ibid.*
- 52 *Ibid.*, p. 535.
- 53 *Idem.*, «François Mauriac», *la Relève*, I, 4 (septembre 1934): 64.